

Pourquoi proposer aujourd'hui un site sur la *séparation* ?
De quelle *séparation* s'agit-il ?
Séparation de qui, de quoi ? entre qui, entre quoi ?

Pour commencer, je mettrais en avant cet état de fait qui, à lui seul, n'englobe pas toute la singularité du phénomène *séparation* mais donne clairement une indication sur son importance à un niveau que tout un chacun peut constater et expérimenter. Je veux parler ici de la *séparation* conjugale. Quelques chiffres¹ : rien que pour le divorce², le taux global a atteint 45 % en France en 2001 alors qu'il n'était que de 30 % vers 1980, de 10 % vers 1970 et environ de 5 % vers 1910. Dans les années soixante-dix, pour 1 000 mariages d'une durée de dix ans, le taux de divorce était de 7,5 % ; en 2004, il était de 18,6%. Soit plus du double (les chiffres de 2007 confirment la tendance). On constate également que, si la durée du mariage augmente, le taux de divorce est encore plus élevé : au bout de vingt ans de mariage, 3,2 % des couples divorçaient en 1974, contre 11 % en 2004. Soit plus du triple.

Face à cette hémorragie, une nouvelle loi sur le divorce est apparue en France (26 mai 2004) et s'applique depuis le 1^{er} janvier 2005. Cette réforme sur les procédures de divorce entend adapter les règles de la *séparation* aux récentes évolutions de la société française ainsi qu'aux effets néfastes engendrés par le système précédent. Elle est notamment destinée à simplifier les procédures du divorce et à instaurer un certain apaisement entre les époux. Il faut souligner que, si tous les pays comparables à la France ne proposent pas systématiquement une réforme sur les procédures de divorce, l'ensemble des statistiques qui concernent ce phénomène sur le plan international montrent et confirment que, dans la très grande majorité des cas, le taux de

¹ Source : INED et INSEE.

² Le terme *divorce* s'applique aux époux mariés (avec des enfants « légitimes ») ; le terme *séparation*, quant à lui, s'applique aux unions libres (avec des enfants « naturels »).

divorce et de *séparation* est en augmentation de façon proportionnelle et croissante dans les sociétés (néo)libérales et industrialisées.

Pourquoi, un peu partout dans le monde, avons-nous tant de mal à nous engager durablement dans une vie à deux ?

Pourquoi la *séparation* semble-t-elle avoir trouvé sa terre la plus fertile dans la « modernité³ » ?

Face à ces interrogations, on pourrait donner quelques explications qui mériteraient, pour chacune d'entre elles, d'être soigneusement étudiées. Parmi celles-ci, on trouverait : une exigence plus grande à l'égard du couple que de par le passé ; la perte de vitesse des valeurs traditionnelles représentées par la famille ; le désir d'une plus grande liberté sociale, notamment l'autonomie grandissante des femmes (dans la majorité des cas, ce sont elles qui prennent l'initiative de la *séparation*) ; la montée de l'individualisme avec la notion très subjective d'« épanouissement » personnel (le souci de cohésion familiale ne passant plus systématiquement avant le désir du « Moi ») ; l'allongement de la durée de vie qui augmente d'autant le risque de *séparation* ; le stress (bien plus que la prétendue incompatibilité des caractères⁴) ; enfin les sites Internet et les

³ La « modernité » est une notion relativement floue dont la définition appelle à une interprétation complexe et toujours mouvante. Si, traditionnellement, on la fait débiter au XVII^e siècle, c'est parce que l'homme y fonde des formes de vie propres que rendent possibles l'essor des sciences et des techniques, l'édification politique de l'hégémonie de l'État moderne, la référence philosophique aux valeurs de l'humanisme, de la raison et du progrès. (Cf. « Les notions philosophiques », t. 2, in *Encyclopédie philosophique universelle*. Publié en 4 volumes sous la direction d'André Jacob, Paris, PUF, 1990, p. 1655 *sq.*) Dans la mesure où la folie meurtrière du XX^e siècle a sapé les fondements de la croyance en ce progrès, de par la raison humaine et donc au regard d'une certaine idée que l'on se faisait de l'humanisme, peut-on et doit-on encore parler aujourd'hui de « modernité » ?

⁴ Guy Bodenmann, psychologue et coordinateur de l'Institut de recherche et de conseil dans le domaine de la famille, à l'université de Fribourg, étudie depuis plusieurs années les conditions de la satisfaction conjugale. Son équipe a notamment montré que le stress est l'une des variables les plus importantes pour prédire le sort et la qualité de la relation conjugale.

chatrooms qui, facilitant les liaisons extraconjugales, seraient un des facteurs d'augmentation du taux de divorce et de *séparation*...

Qu'ont en commun tous ces facteurs déclenchants dans la *séparation* du couple ?

Ils donnent sans doute à penser une évolution structurelle au cœur de l'être humain qui se rapporte notamment à la manière de concevoir et de vivre sa relation à autrui. Mais, que cette évolution soit d'origine sociologique, psychologique ou encore philosophique – les trois dimensions étant indissociables –, la question qui se pose reste la même :

Que vivons-nous et que cherchons-nous à travers l'épreuve de la *séparation* ?

S'agit-il de vouloir vivre une autre forme d'*union* ?

S'agit-il de se libérer de toute forme d'*union* ?

Ce qu'il y a d'instructif dans le phénomène *séparation* à un niveau conjugal, c'est qu'il est le témoin objectif et mesurable (chiffres à l'appui) d'une situation plus largement observable dans toute la sphère anthropologique.

Faisons, en effet, ces constats sur plusieurs niveaux qui parlent certainement d'une même réalité⁵.

L'individualisme qui affirme la primauté de l'individu sur le collectif semble remettre aujourd'hui en cause un lien de type communautaire voire l'idée même de communion et d'appartenance à un groupe. Il faudrait, à ce titre, s'interroger sur la « mort » politique du communisme, mais aussi sur la proclamation de la « mort » de Dieu⁶ où la voix de l'athéisme,

⁵ Il ne s'agit ici que de constats et chacun d'entre eux mériterait évidemment une étude longue et approfondie. Pour autant, je propose ici de donner certains axes de cette réflexion, quitte à les développer ultérieurement.

⁶ Cette pensée de Nietzsche est là pour nous le rappeler originellement : « Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué ! Comment nous consolerons-nous, nous, meurtriers entre les meurtriers ? Ce que le monde a possédé de plus sacré et de plus puissant jusqu'à ce jour a saigné sous notre couteau ; qui nous nettoiera de ce sang ? Quelle eau pourrait nous en laver ? Quelles expiations, quel jeu sacré serons-nous forcés d'inventer ? La grandeur de cet acte est trop grande pour nous. Ne faut-il pas devenir Dieu nous-mêmes

liée insidieusement à celle de l'intégrisme religieux, s'élève dans beaucoup de régions du monde. Malgré des causes infiniment complexes à déterminer, il apparaît pourtant assez clairement que nous avons de plus en plus de difficultés à vivre ensemble au nom d'un projet commun, que ce dernier se réalise dans les arcanes d'une organisation politique ou religieuse. Si la *séparation* des pouvoirs entre les Églises et l'État n'est pas ici à remettre en question historiquement⁷, on pourrait toutefois penser un lien de type idéologique entre les deux institutions, au sens où l'une et l'autre chercheraient à réaliser un idéal théorique et pratique pour qu'une communauté d'hommes et de femmes se rassemble en une réalité sociale, et où la proclamation et le respect de lois constituent sa condition de possibilité.

Si, du côté du pouvoir religieux, cet idéal semble perdre pied peu à peu dans l'opinion publique, certains auront à cœur de dire que l'on vit aujourd'hui « mondialement », c'est-à-dire avec le souci en politique de faire de l'avenir l'union des communautés et des pensées dans l'acceptation de leurs différences. Prenons acte d'un tel souci. Mais que vaut réellement cette union ? Quelle est sa légitimité ? Est-ce une idée, une abstraction, une promesse idéologique ou, pire encore, une imposition économique ? Au final, la *séparation* aura-t-elle encore gagné du terrain en créant, avec le concept de « mondialisation », l'illusion de l'unité ?

En attendant de le savoir, la violence et l'exclusion (la fameuse « fracture » sociale) ne cessent d'augmenter dans beaucoup de pays industrialisés tandis que le politique rencontre comme le reste de la société ce phénomène de *séparation*, à travers notamment la crise latente de la forme représentative du

pour, simplement, avoir l'air dignes d'elle ? Il n'y a jamais eu d'action plus grandiose, et, quels qu'ils soient, ceux qui pourraient naître après nous appartiendront, à cause d'elle, à une histoire plus haute, que, jusqu'ici, ne fut aucune histoire ! » (*Gai savoir*, trad. A. Vialatte, Paris, Gallimard, 1967, III, § 108).

⁷ Le 9 décembre 1905, le député socialiste Aristide Briand fait voter la loi concernant la *séparation* des Églises et de l'État.

pouvoir. L'idée de « guide » sinon de « maître », tant dans le domaine politique que religieux, semble en effet aujourd'hui rejetée au nom des valeurs de l'individualisme. Indépendamment de ce que véhiculent négativement ces domaines institutionnels sur le plan éthique (affaires en tout genre qui discréditent les aspirations du projet collectif dans la mesure où elles révèlent que seuls les intérêts personnels de quelques-uns seraient pris en compte), sommes-nous encore capables de croire à l'esprit communautaire, c'est-à-dire capable de nous fonder, individuellement, dans l'esprit du groupe ?

L'identité de soi, c'est-à-dire notre capacité à dire « je suis, je sais, je fais », présente une sorte de prérogative constitutionnelle sur le collectif au sens où l'« unité trinitaire » (les trois « j e ») relèverait de l'apanage du sujet moderne qui démontre, à sa façon, que rien au monde n'a plus de légitimité que cette capacité à se reconnaître comme l'auteur de sa propre vie. En outre, rien n'aurait plus de légitimité que cette possibilité d'expérimenter et de connaître le monde à partir d'un « soi » plus ou moins affûté intellectuellement, c'est-à-dire apte à se « faire une opinion » personnelle et, en dernière analyse, d'agir en toute autonomie (*auto-nomos*, signifie littéralement : celui qui se donne à lui-même sa propre loi). En ce sens, il apparaît contradictoire que quelqu'un ou quelque chose réclame notre « voix » dans le dessein de réaliser un projet de type communautaire puisque, d'une certaine manière, nous serions devenus à nous-mêmes ce projet depuis le fondement de l'« unité trinitaire » : il y aurait là l'idée d'un gouvernement de soi à soi, autoproclamé et autosuffisant.

Au niveau de cette introduction, il ne me semble pas infondé de dire que si tout le monde n'a certes pas l'ambition de devenir le chef de file d'un parti politique (ou religieux), chacun entend bien défendre l'idée que sa propre voix est fondamentalement irréductible à toute forme de représentation. En ce sens, l'idée de *séparation* vient s'opposer à celle d'unité et de cohésion politiques, et c'est sans doute pourquoi les gouvernements qui se succèdent apparaissent incapables de conduire la société vers un

« Bien » commun. Comment en effet accomplir une telle tâche dès lors que la perte de la souveraineté politique et l'idée de représentation très affaiblie gouvernent les mentalités et les rouages de toute une société⁸ ?

Perte de la souveraineté dans le domaine politique, disais-je, mais dans l'individu lui-même, où l'inconscient a fini par rendre l'homme étranger à son propre « chez-soi ». Double crise due encore à la *séparation* : échec du collectif mais également de l'individuel, dans la mesure où cette partie immergée de l'iceberg de l'appareil psychique que représente l'inconscient nous plonge dans le doute et le soupçon quant à savoir qui dirige réellement nos actions et finalement notre vie. Nous apparaissions comme séparés de nous-mêmes, un clivage qui, dans des biens des cas, peut conduire à des états dépressifs voire suicidaires car, paradoxalement, plus perdure ce sentiment de soi, lié à la certitude de droits individuels imprescriptibles, plus se fait jour la difficulté de savoir *qui* l'on est vraiment.

Ce paradoxe insoutenable débouche sur une crise profonde de l'être quand celui-ci s'avère incapable de se raccrocher à l'identité du groupe ou à celui de l'individualisme. Le cynisme moderne, c'est-à-dire l'attitude qui consiste à faire de l'homme une figure de la déchéance, à le réduire à une particule élémentaire, apparaît certainement comme une conséquence de cette crise majeure. Ils sont légion, aujourd'hui, à « faire leur beurre » en piétinant les valeurs humanistes de l'ancien temps. Ce n'est pas tant qu'ils y trouvent un réel plaisir, mais la perte des illusions incite à la haine et pousse froidement au crime.

⁸ Je ne crois pas que les récentes élections présidentielles en France (2007) contredisent cette situation dans la mesure où l'engouement populaire constaté reviendrait davantage aux artifices de la politique spectacle jouée sur la scène des plateaux TV qu'à une conscience profonde du collectif, d'un lien communautaire de type idéologique ou structurel. J'en veux pour preuve les élections législatives qui, suivant de très près les présidentielles, ont réalisé des taux d'abstention records (aux deux tours du scrutin), montrant, en cela, l'effet ballon de baudruche gonflé par les médias à partir de la personnalité des candidats pour les présidentielles, et dégonflé aussitôt dès qu'il s'agissait d'élire des candidats moins « médiatisés » et où la question de la représentation politique, liée à celle de l'unité du pays, se posait en profondeur.

La logique d'une consommation boulimique des sociétés industrialisées est une autre attitude qui tend à « anesthésier » ce sentiment de perte, lié à sa souffrance, comme si le fait de posséder matériellement les outils modernes de la communication (voitures, ordinateurs, téléphones, etc.) suppléait à un manque viscéral d'identité, mais également d'unité. Cette course effrénée à la consommation qui ne trouve aucune limite dans le pouvoir subversif et oppressif des discours publicitaires conduit à l'épuisement des forces morales et à l'abstraction relationnelle entre les personnes. Est-il exagéré de dire qu'il est, aujourd'hui, plus « facile » de se séparer d'autrui que de son téléphone portable, dans la mesure où ce dernier répond aux exigences d'une pulsion phatique⁹ qui résiste à une angoisse de *séparation* ? Pas si sûr.

Cette angoisse de *séparation* est primitivement une angoisse de mort, et sa représentation est exploitée complaisamment par une société de consommation et de divertissement qui trouve dans l'esthétique de la noirceur et du malheur un moyen efficace de faire vivre grassement son industrie. Comble du paradoxe, alors que cette société vit économiquement de la mort, par le biais des médias de masse, elle en fait le plus grand des tabous. La mort, *séparation* ultime d'avec la vie, est effectivement omniprésente, sorte de fer de lance de l'actualité (écrite et parlée), mais elle est passée sous silence : il ne s'agit pas de « parler » de la mort pour essayer de lui donner une signification qui engagerait une façon personnelle de se construire spirituellement face à elle et donc face à la vie, mais de la « monnayer » en tant qu'angoisse, aussi violente que destructrice. Le paroxysme est atteint par la télévision où, devant le « poste », les téléspectateurs, à la fois fascinés et

⁹ La fonction phatique, telle que l'établit Roman Jakobson à propos du langage, pourrait se définir en ces termes : il y a des messages qui servent essentiellement à établir, prolonger ou interrompre la communication, à vérifier que le circuit fonctionne (« Allô, vous m'entendez ? »), à attirer l'attention de l'interlocuteur ou à s'assurer qu'elle ne se relâche pas. En résumé, la fonction phatique désigne la tendance à communiquer qui précède la capacité d'émettre ou de recevoir des messages porteurs d'information.

terrorisés, pilonnés par l'ensemble de l'arsenal médiatique, commandé stratégiquement par des groupes financiers, sont les premières grandes victimes de cette guerre post-moderne qui porte le nom de « part de marché ». L'angoisse de mort semble être le moteur principal de cette machinerie infernale, et il faut comprendre ce slogan : « Profite de la vie ! » comme un commandement qui incite, sinon qui oblige, non pas à chercher ce qui pourrait nous « élever », mais à consommer compulsivement, et à se divertir à bon prix. C'est comme si la propagation médiatique du morbide, de l'anxiogène se trouvait à la condition de possibilité du marchandage de la vie, faisant en sorte de produire des êtres dociles et manipulables à des fins économiques.

Établir un lien entre le profit de nature bassement mercantile et l'idée d'un profit de nature existentielle prend sa source légitime dans l'exploitation de cette autre angoisse de mort qu'est le vieillissement. La vieillesse « naturelle » qui nous sépare de notre jeunesse est effectivement une monnaie d'échange, un moyen supplémentaire pour ceux dont la finalité est de vendre des parts de marché. La raison en est simple : vieillir étant l'antichambre du mourir, mourir étant celle du néant (à supposer que l'on puisse se représenter ce qui « n'est pas » ou « n'est plus »), donc de l'angoisse (du fait sans doute de cette impossibilité de représentation), la logique du profit, à travers notamment les messages publicitaires, bombarde quotidiennement les consciences : « Demain sera peut-être votre dernier jour : ne faut-il pas profiter de la vie avant qu'il ne soit trop tard, avant, qu'à l'échelle du monde et celle de votre vie, les choses deviennent irréversiblement perdues ? »

Que l'idée de ce « profit » serve les intérêts de ceux qui, précisément, font commerce de l'angoisse de mort en développant une industrie mensongère contre le vieillissement (pour tenter de le ralentir !), voilà qui est le comble du cynisme post-moderne... Mais le plus alarmant, faut-il encore le répéter, c'est que, pas une seconde, la question du sens à donner à cette *séparation* n'est posée. Et l'on peut effectivement le comprendre au regard d'une logique de profit : tenter de donner sens à la

vieillesse et à la mort, c'est s'engager sur la voie de la spiritualité au sens où Platon pensait peut-être et justement l'enjeu suprême de la philosophie : « Que ceux qui, au sens droit du terme, se mêlent de philosophie, réellement s'exercent à mourir et qu'il n'y a pas d'hommes qui aient, moins qu'eux, peur d'être morts¹⁰. » Or, cette voie, qu'elle s'origine chez ce philosophe ou dans un autre courant de pensée, s'accommode mal avec la logique de part de marché et au matérialisme qu'elle glorifie, doctrine ou attitude consistant à se préoccuper seulement de ses instincts les plus bas et à vouloir, à n'importe quel prix, les satisfaire.

Par essence, la voie de la spiritualité invite à un tout autre comportement individuel et social qui remet en cause cette dialectique : consommation/production où le troisième terme parachevant le système est sans nul doute celui d'addiction qui stigmatise en nous cette incapacité de résistance face à une force irrépressible et constante qu'engendrent les deux premiers termes, d'où le phénomène de dépendance, très préoccupant, à l'égard du « produit » de consommation (relayé puissamment par la télévision dont le type de fonctionnement économique constitue aujourd'hui le noyau dur du phénomène d'addiction à la fois pour la société et le sujet humain)¹¹.

La spiritualité s'oppose structurellement à cette dialectique et

¹⁰ *Phédon*, trad. L. Robin, in *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Gallimard, 1950, 67e.

¹¹ En Europe, « entre 1/3 et 2/3 des enfants ont désormais la télévision dans leur chambre, selon les pays et les milieux sociaux (près de 75 % dans les milieux défavorisés en Angleterre). Ces chiffres s'appliquent aux enfants entre 0 et 3 ans ». (Cf. *Children and young people in their changing media environment*, éd. par Sonia Livingstone et Moira Bovill, Erlbaum ed., Mahwah, N.J et Londres, 2001). Aux États-Unis, dès l'âge de trois mois, 40 % des bébés regardent régulièrement la télévision, des DVD ou des enregistrements vidéo, la proportion passant à 90 % à partir de deux ans : c'est ce qu'a révélé au début du mois de mai 2007 une enquête conduite par F. Zimmerman, publiée par la revue *Psychiatrics*, confirmant les résultats d'une étude qui avait établi en 2004 que des bébés exposés entre un an et trois ans aux programmes de télévision sont plus exposés au risque de souffrir d'un déficit attentionnel (*attention deficit disorder*) lorsqu'ils atteignent sept ans.

Source : <http://www.arsindustrialis.org/activites/cr/attention/petition>

ouvre la personne à la question du sens de sa vie dans la considération de la finitude de l'être. Si l'angoisse du mourir ne peut disparaître en ce qu'elle est constitutive du fait simple de vivre, engager ce chemin permettrait sans doute de relativiser son impact destructeur. Gageons alors que la mentalité du « Profite de la vie ! » ne sera plus motrice dans l'existence et disparaîtra à la faveur d'une force qui poussera au jour celui ou celle qui aura su faire l'effort de ne pas céder à la pulsion de consommation (via notamment l'économie libidinale) qui n'est autre que la face cachée d'une pulsion de mort.

C'est peut-être l'expérience d'une joie spacieuse¹² qui viendra accompagner le mouvement vertical et transcendant de cette spiritualité ; le monde horizontal et transparent du « tout vendre et du tout acheter » revêtant, quant à lui, les habits sombres de ce cauchemar en arrière-plan d'une vie absolument détournée d'elle-même. Certes, certains d'entre nous, sans doute les plus maladivement cyniques, ne renonceront pas à exploiter le « filon » (notamment par le biais d'une spiritualité frauduleuse comme celle des sectes) pour réaliser du profit, entendons, là encore : « faire » de l'argent. Indirectement, cette déviance aura pour effet de permettre aux médias de masse de réaliser également du profit (en vendant du papier ou des parts de marché sur les aspects spectaculaires du phénomène : suicide collectif, abus sexuels, etc.) et faire vivre ainsi à l'opinion publique ce sentiment d'écœurement absolu, sombrant un peu plus dans la noirceur ambiante, où la question de la *séparation* sera confondue avec le vécu d'une désillusion généralisée, impression abjecte de trahison et d'abandon.

Mais cette situation ne doit pas nous empêcher de chercher ce qui, pourtant, dans la *séparation*, ne relèverait pas uniquement d'une expérience négative.

Ne peut-on envisager en effet des perspectives autres que

¹² Lire ici le très bel essai de Jean-Louis Chrétien, *La joie spacieuse. Essai sur la dilatation*, Paris, éd. de Minuit, 2007 : « La joie en effet donne de l'espace, du champ et du jeu, être joyeux, c'est être au large dans le grand large du monde soudain révélé comme tel, et l'épreuve de la joie est toujours une épreuve de l'espace en crue » (p. 8).

douloureuses et condamnatrices ?

Si nous pouvions, en quelque sorte, valoriser la *séparation* pour ce qu'elle est, c'est-à-dire donner à penser et à vivre une réalité plus profonde et plus juste à partir de son action, serions-nous en mesure de comprendre l'état actuel de notre condition tout en échappant au joug du nihilisme et du cynisme modernes, représentations du désenchantement et de la déréliction ? Si nous faisons de la *séparation* la racine de tous nos maux – au contraire d'une certaine attitude visant à nier en bloc sa réalité pour des raisons de postulats philosophiques ou de survies psychiques –, au nom de quoi pourrions-nous lui accorder une place de choix, à la mesure d'un hôte prestigieux, à la fois porteur de sens et d'espoir pour la pensée et la conduite dans l'existence ?

Afin d'accéder à une telle requête, c'est-à-dire élever la *séparation* au rang de guide éclairé pour la condition humaine, il nous faudrait d'abord dévoiler le lieu où elle prend sa source originellement.

Essayons de considérer cette source originelle.

Classiquement, la *séparation* s'oppose à ce que l'on conçoit en termes d'unité, c'est-à-dire présentant le caractère de ce qui n'est ou ne fait qu'Un, de ce qui forme un tout substantiel et cohérent. En outre, le « séparé » se comprendrait essentiellement comme le résultat d'une opération sur ce qui « auparavant » ne l'était pas, c'est-à-dire sur l'existence d'un temps antérieur à celui-ci.

La question qui se pose porte alors sur la nature de cet « auparavant » : Quel est-il ? D'où vient-il ? Pourquoi et comment y a-t-il eu *séparation* ?

En réalité, toutes les cosmogonies du monde, de l'« œuf » cosmique au Big Bang, sont une tentative de réponse à ce questionnement et montrent que la *séparation* pose fondamentalement une interrogation en forme d'énigme sur l'origine, de sorte que l'on en vient logiquement à penser que la *séparation* n'est pas une rupture dans l'Un, c'est-à-dire d'une unité supposée première et indivisible, mais l'origine de toutes choses. Est-ce en effet l'Un qui, le premier, se serait trouvé

séparé de son unité indivisible par on ne saurait quelle déficience (étant donné cette indivisibilité première supposée), ou est-ce bien plutôt la *séparation* qui serait origine – comme l'on pourrait supposer, par analogie, que c'est la division cellulaire qui se trouverait à l'origine de la Vie (avec cette majuscule pour qualifier son essence) et non la cellule elle-même ? Car si la Vie au sens biologique du terme est ce qu'elle est en sa réalité physique, c'est-à-dire toujours évolutive dans le temps et irréductible au fait que deux êtres soient rigoureusement identiques, est-ce parce qu'elle n'a jamais pu être liée, unie, mais originellement *dé-liée* et *dés-unie* ?

De la séparation serait née l'origine...

Voici une formule qui traduirait le fait que la *séparation* est primordiale (de *primus* « premier » et d'un élément tiré de *ordiri*, « commencer, entreprendre »), de sorte qu'elle se trouverait à la condition de possibilité de l'ensemble des phénomènes et des fonctions essentielles se manifestant de la naissance à la mort. En ce sens, si la *séparation* acquiert ce statut ontologique, celui d'être à la source de la Vie dans son avènement le plus originaire, comment ne pas admettre qu'elle représente alors une nécessité ?

Que dire de cette nécessité ?

Elle caractérise le fait que la *séparation* est à la fois indispensable et inéluctable pour la Vie. Indispensable dans la mesure où elle représente une condition qui doit être réalisée pour que la Vie puisse être ce qu'elle est : « Le caractère d'un fait nécessaire est de ne pas s'arrêter, d'être aujourd'hui et demain encore, d'être sans cesse et d'être partout¹³. » Inéluctable dans la mesure où cette nécessité exerce sur la Vie ce qui détermine son état et oriente son action. Elle fixe en effet le cours des événements en rendant difficile l'intervention de la volonté humaine (difficile et non pas impossible, les manipulations génétiques relativisant cette impossibilité d'intervention dans le domaine biologique ; ces manipulations se

¹³ Victor Cousin, *Histoire de la philosophie du XVIII^e siècle*, Paris, Pichon et Didier, t.1, 1829, p. 242.

réalisent néanmoins à une échelle extrêmement réduite et n'opèrent pas, à ce jour, sur le cours des événements à grande échelle, notamment à l'échelle cosmologique).

Si cette nécessité vitale de la *séparation* ne permet peut-être pas de proposer une éthique au sens d'une science qui traite des principes régulateurs de l'action et de la conduite morale, il semble néanmoins qu'elle puisse faire valoir sa caractérisation exercée sur la Vie (« indispensable » et « inéluctable »), c'est-à-dire faire en sorte que la *séparation* ne coïncide plus exclusivement avec l'idée de mort physique et psychique, véhiculée complaisamment par le désenchantement moderne, mais également avec celle de naissance concourant au renouvellement de la Vie et à l'exaltation qu'elle suscite sur un plan intellectuel, affectif et spirituel. Ainsi la *séparation*, prise dans le combat éternel entre *Eros* et *Thanatos*, s'ouvre-t-elle ici à un champ de réflexions et d'expérimentations qui donnerait à penser et à vivre, de façon complexe, le lien primordial qui unit l'homme à l'injonction de la Vie.

À partir de ce lien, serait-il possible d'enraciner les problématiques contemporaines de la *séparation* dans une terre aussi profonde qu'immémoriale et dont l'immense richesse permettrait à de nouvelles orientations de voir le jour ?

Christophe SCHAEFFER